

## L'inanition de Marie-Ève Fleury

Marie-Ève Fleury

Numéro 159, automne 2018

Cet animal m'a donné la vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fleury, M.-È. (2018). L'inanition de Marie-Ève Fleury. *Moebius*, (159), 47–55.

# L'INANITION DE MARIE-ÈVE FLEURY

Marie-Ève Fleury

*Quand l'hiver à quatre heures le soir tombe et  
Que l'obscurité a déjà envahi la cave  
Dans l'étable silencieuse les vaches mâchent*

Mon attention allait aux tâches, à la merde, à la ripe, à la paille, à la moulée, au lait, au foin et finalement encore à la merde, les tâches périphériques que l'aide – employé non salarié –, moi, ma mère, l'une ou l'autre de mes sœurs, exécutait allant venant partout dans l'étable tandis que lentement mon père faisait progresser l'activité principale, rémunératrice, la traite, de vache en vache, placées deux à deux dans les stalles, côte à côte, il se penchait sous l'une pour lui enlever la trayeuse, se retournait vers l'autre pour la lui mettre et attendait ou allait vérifier l'autre stalle, quatre vaches traites à la fois – le rythme d'un homme seul – quatre trayeuses lourdes à porter d'une stalle à l'autre dans toutes les stalles pendant une heure, durée moyenne de la traite, pendant qu'autour de lui quelqu'un d'autre veillait au confort des bêtes, à les nourrir, à la salubrité. La gratte d'abord. Les stalles des

vaches sont surélevées par rapport au niveau du sol, formant une marche avec le sol de l'allée et au bas de cette marche est creusé un dalot, un fossé où le fumier s'accumule, dans lequel idéalement la vache chie et pisse. Que la vache ne fasse pas toujours dans le dalot provoque en effet des colères perpétuelles chez le producteur de lait. À l'aide de la gratte, donc, tirer à soi de dessous les vaches et faire tomber dans le dalot la merde sèche ou détremmée puis, de l'autre côté de l'allée, celle des veaux. Prendre garde aux ruades des bêtes nerveuses, mais c'était une telle frustration quand elles piétinaient agitées leurs excréments, y pataugeaient, nous empêchant de faire notre travail, les libérer de la fange, les animaux, de rage nous les frappions, les pattes maigres ne bougeaient pas, mais tasse-toi, nous jurions, la bête se déplaçait avec nonchalance mais restait indifférente à nos agonies, enfin nous passions rapidement à la suivante. Ensuite la pelle pour, avant toute chose, du dalot des veaux sans convoyeur à celui des vaches transférer la merde et la pisse, des pelletées lourdes, pleines de bouses molles imbibées d'urine. Au bout du canal, l'accumulation d'un liquide brun, qui devait être transporté par pelletées ruisselantes au dalot des vaches en en laissant sur toute la largeur de l'allée de longues traînées. Puis pour assécher, il fallait lancer à pleines pelletées la ripe sous les vaches, dans l'allée, je projetais autour de moi un nuage de poussière, je la sentais sur mes cils, elle entrait en moi par mon nez, mes yeux, ma bouche, formait une pâte sur mes muqueuses, gênait mon souffle. La fourche maintenant. Monter à la grange glaciale et noire et piquer la paille et la jeter par la trappe en cascades crépitantes et finalement l'étaler par brassées sous les vaches, litière chaude et bien sèche que préféraient l'hiver, pour leur malheur, les chats. Pour toutes ces tâches des outils rudi-

mentaires, des systèmes imparfaits qui diminuaient l'efficacité, augmentaient les risques, révélaient la pauvreté et l'indifférence – l'agriculteur, malgré sa fierté, néglige souvent son bien, en réalité pas plus heureux que l'employé salarié; davantage de soucis, la machinerie à réparer – je peux le faire moi-même –, les semences à acheter, la bête malade – est-ce nécessaire de faire venir le vétérinaire? – le prix de l'orge n'est pas bon cette année, faire davantage de fourrage peut-être. L'heure venait ensuite de nourrir les bêtes: une moulée grasse et sucrée qui sentait la mélasse pour les jeunes veaux, un mélange d'orge et de maïs pour les vaches et pour les nouveau-nés une chaudière de lait tiède, déconcertante au début quand le petit par nature aurait levé son museau vers le pis de sa mère. Pour tous un foin fermenté conservé depuis l'été sous forme d'énormes balles cylindriques à rouler au milieu des têtes apathiques, dont il fallait arracher le foin d'un crochet de fer jusqu'en son cœur de plus en plus dénudé et chaud. Et à la fin une autre ronde de gratte. Comme certaines se couchaient tôt après la traite et que nous les faisons relever leur énorme masse de viande et de mamelles vidées, étalée sur leur flanc, il était parfois trop tard, un mince film brun recouvrait leur fesse.

Et il y avait encore la tâche la plus désagréable, tous les deux jours, la plus abrutissante, humiliante – hypnotisante –, penchée pendant une heure sur des accumulations de merde de deux jours, les regarder passer, attendre que les dalots se nettoient: mettre en marche la chaîne du convoyeur et la pompe à piston et veiller à ce que la merde défile bien et à ce que la pompe ne s'engorge pas. Des quantités inconcevables. Au fond du trou elle tombe, le volet du piston s'ouvre bien grand pour lui permettre de circuler

facilement, pousser, refouler et avaler et l'envoyer jusque dans la fosse à fumier où elle repose à la belle étoile, attend le printemps. Le piston effectue trente-cinq ou quarante courses par minute et le fumier semble tout simplement disparaître, même s'il faut au besoin avec la fourche forcer le passage de la merde, refluant dans la pompe étranglée. Un balai mécanique nettoie des excédents de la merde qui a échappé à la chute dans la cuve de la pompe les lattes du convoyeur qui l'ont portée jusqu'ici. La fourche peut dans ces circonstances encore s'avérer utile, qui complète le travail du balai mécanique. Vigilance du paysan appliqué à sa besogne. Je suis mon propre patron, dit souvent mon père, alors il ne s'en détache jamais, il en vit et s'en distrait quand la domesticité l'ennuie, que la raison sociale s'acharne, elle justifie qu'il s'éloigne, appelé par une tâche oubliée, concentré et absent. La surveillance de l'écurage automatisé des quantités importantes de fumier produites quotidiennement par les bêtes doit être continue – il serait inapproprié et dangereux de n'y pas consacrer toute son attention ni toutes ses pensées. Sur rail, le convoi de la merde ne s'arrête pas, bouse après bouse, au son triste de la pompe, toujours abondante, fertile, précieuse vidange qui permettra d'épargner le coût des engrais – fumiers de la misère sur lesquels le paysan se penche et hume en les brassant les odeurs de sa vie, puanteur, richesse, rumination. Sur les vitres des fenêtres de ce coin de l'étable chaud et humide des vapeurs du fumier s'étaient ramagées et fougères de givre, et je m'attardais un peu devant cette poésie de la nature avant de retourner à mon travail, l'imagination tranquillement émue. Sans m'y perdre. Je comprenais les fuites de mon père, mais ici, jamais. J'aurais voulu me perdre, au contraire, dans ces fantaisies de l'hiver. Le bruit de la pompe, je baignais dans les odeurs de fumier. Ne voir

que ces feuillages blancs, suivre leurs déploiements, ils devraient emporter mon esprit jusqu'en des histoires, des contes – je les ai toujours aimés. J'avais un travail à terminer et j'avais été contaminée déjà par le souci d'efficacité de mon père, l'aspect acceptable qu'avaient pris, avec le temps, dans l'absence d'autres possibilités, sa pauvreté spirituelle et sa peur de l'affrontement.

Mes tâches accomplies j'aimais l'hiver rester dehors entre l'étable et la maison, avec l'immunité de la nuit et du froid pour ma solitude. Le chemin n'était pas long et je le prolongeais en marchant le long des bâtiments et de la maison toujours en évitant les blocs de lumière des fenêtres, suspendue entre deux mondes, avant-après, j'avais quitté mon père j'allais retrouver le reste de ma famille, je n'étais plus pour lui pas encore pour eux, n'existais plus que pour moi-même dans ma seule conscience et dans cette disparition bienheureuse, mon anéantissement de l'ensemble des choses connues, j'aimais à lever mon regard vers les étoiles. Elles ne me disaient rien – je ne connaissais pas leurs signes –, ne pouvaient me guider, mais avancer vers une étoile – cela seulement, c'était rêver, penser peut-être, m'éloigner, car je voulais des chemins inconnus, sans direction mais qui ne revenaient pas, suivre cette étoile de l'autre côté de la terre et là m'arrêter et vivre et penser pour moi-même, seule – avoir oublié mon passé, immobile. Mais bientôt je me disais que je devais rentrer, mon père allait rentrer, ils remarqueraient mon absence que je ne pourrais justifier, l'idée d'une discussion avec eux... Mais où étais-tu? Dehors? Pourquoi rester dehors? Ça ne va pas? Tu n'avais pas froid? Ne pas rentrer. Qu'est-ce qui ne va pas? Qui voudrait ne pas rentrer? À leurs yeux m'évanouir – ou pour moi. Je ne pouvais pas, je ne pouvais pas. Je rentrais. Heureusement, la porte d'entrée donnait sur la

cuisine, par quelques marches, mais plus directement au sous-sol, heureusement où je devais aller, là nous gardions bottes et vêtements de travail – le *linge d'étable*. Avant de monter – revenir au monde, à la lumière – je demeurais dans l'obscurité, assise dans un coin après avoir enlevé mes bottes, aussi longtemps que je pouvais me croire à l'abri, mais quelqu'un allait venir – pour éviter encore un peu leurs sourires, leurs paroles et ces premières dissimulations qui m'ont perdue à moi-même.

Dans ce coin sombre, parmi les autres, les bottes de mon père qui n'étaient plus les souliers du paysan retrouvaient leur place le soir, pleines de la terre des champs, du fumier de l'étable, de la poussière et de la paille des garages et hangars, de l'humus de la forêt. Tout le jour elles le suivaient dans ses allées et venues, des kilomètres, de la maison à l'étable, de l'étable au garage, du garage au hangar, du hangar à l'étable, de l'étable à la maison, de la maison à l'étable, de l'étable au garage, ou de l'étable au hangar, ou du hangar au garage, ou du hangar à l'étable, il marchait au tracteur pour aller chercher une balle de foin pour les animaux, une autre fois pour épandre le fumier, encore pour labourer, herser, semer les champs, la terre molle était défoncée sous les grandes roues du tracteur, s'accrochait à elles, non aux bottes, aussi pour faucher, faner, râtelier, presser le foin, du tracteur à l'étable, dans toutes les allées de l'étable, de l'étable à la maison pour reposer dans l'obscurité. Avec elles, il parcourait ses champs, jamais poussé par l'envie d'un geste possessif de caresser les foins grandis de sa main ouverte, mais par un but, occupé, vide de pensées poétiques, soumis à une direction nécessaire déterminée par ses travaux, soit refaire une clôture, soit rassembler en colère le troupeau égaré loin des pâtures par les champs ravagés et constellés de bouses, rarement il marchait long-

temps, elles ne le lui permettaient pas, mal faites, cassées aux mauvais endroits, fragiles, elles n'étaient pas façonnées à son pied avec le soin d'une main attentive, par elles ne se communiquait ni l'appel silencieux de la terre ni l'art patient du cordonnier et leur utilité existentielle s'en trouvait pervertie. D'une indignité qui touchait aussi l'endroit où elles étaient rangées. Pas même un placard, des crochets dans un enfoncement du mur, coin sombre au sous-sol près du poêle à bois, le sol en ciment et le manque d'air y renfermaient des odeurs qu'on ne trouvait que là accumulées dans les plis des vieux manteaux et les tas de bottes usées, merde séchée, terre, litière, bois, fumée, grand air, adoucies par leur stagnation et par le silence elles éveillaient, dans l'immobilisme et la noirceur de ce trou, des réminiscences d'automne. Il y jetait ses bottes et montait savourer son repos devant le téléviseur.

Ces fantasmes que j'avais d'à la campagne pouvoir être oubliée du monde me venaient d'elle, quand j'étais abusée encore par son silence et sa tranquillité, selon l'erreur populaire, qui m'avaient laissée croire qu'elle pouvait apporter une réponse au sentiment d'isolement dont j'avais besoin quand en réalité il est là, à cause d'elle, plus nécessaire qu'ailleurs. La dissimulation y est difficile, il faut éviter les gens pour ne pas avoir à dire sa pensée et lorsque vous les rencontrez, ces paysans ou ces campagnards, ne croyez pas que leur respect pour la nature vénérée et son silence, Grand Mystère de la parole sans mot, ou pour leur langue qu'ils utilisent avec mesure avec les égards dus à son pouvoir, les retiendra de vous adresser la parole, non rien, pas même le travail de la terre qui n'attend pas ne les arrêtera, sans gêne. Et là, confrontés à leur discours, vous vous dites que vous ne le vaincrez pas. Il s'appuie sur l'instinct vital de la conservation, la culture



des aliments et la terre évoquent comme rien d'autre la conservation, la génération, la transmission de parents à enfants de parents à enfants de la nourriture de la terre, l'héritage à ses enfants de l'agriculteur, il doit nourrir la population mondiale, il y prend son autorité d'une nécessité incontestable – le moyen de s'y opposer? –, valeurs saines, familiales, écologistes – conservateur, on ne touche pas à son bien, à ses méthodes sans panique, de voir s'évanouir les choses qui perduraient; ils parlent du temps, du travail, des hommes, c'est tellement calme ici, ici on peut être soi-même, ici on a la paix, ici les gens ne sont pas pressés comme à la ville, ils prennent le temps de vivre, faire les choses eux-mêmes, avec humilité et patience, un jardin, un pain, un bon repas, la lessive, qui a séché au grand air, elle sent si bon, le ménage, ils ne les achètent pas à d'autres, le lait, les œufs, la viande, les légumes, à leur portée, frais et sains, avec le bois pour le feu, ils usent tout, par avarice – non, économie –, on apprend à se débrouiller avec tout, nous utilisons ces mains qui nous ont été données avec la vie, nous rendre maîtres de la matière, cela aussi nous est donné, mais nous n'exploitons pas la nature, nous la respectons et l'aimons et elle nous le rend, nous cédant sa fertilité et sa beauté, à extraire les fruits de son ventre, nous la protégeons, l'air est si pur ici, respirez! vous voyez! rien ne pollue mes poumons ici, que la bonne odeur de la terre. Une pause rêveuse pendant que je respire, le vent est doux Ah! la terre! que j'enlève mes chaussures le soir éreinté, je les regarde un moment et je l'entends encore, elle m'appelle, humide, grasse, oui, tout passe dans ces chaussures, le don et le refus de la terre – cette poésie de la terre-femme – comme toutes les saisons, tout sauf l'usine, le magasin – et ils ont tous les mêmes chaussures. Chanter et penser sont les branches voisines de la poésie. Ils chantent

leur jeunesse – rien que les chansons qu'ils connaissent. Les airs de ma jeunesse sont ceux de la radio de l'autobus scolaire, deux fois par jour, à traverser la campagne par ses rangs presque déserts. Des enfants d'agriculteurs, certains avaient grandi en enclos, comme les veaux, les parents au train matin et soir – cultiver la force de travail de l'entreprise familiale en donnant aux animaux les soins dont ils avaient besoin pour leur production – eux aussi alors, l'ambition de gagner un concours à la foire agricole, de père en fils et de père en fille (une nouveauté de ma génération) – respect des pères et mères, le bien, l'orgueil familial, quelle fierté dans le travail fait par soi pour soi et pour ses proches, un nous uni et autonome – entente, collaboration, productivité – étouffement confortable, et la qualité de l'environnement, vraiment, pour élever des enfants c'est la seule option raisonnable, aller, y revenir ou ne jamais quitter la campagne, paix et santé en fuyant la violence et la pollution dans la promiscuité, s'enfoncer dans une termitière de bon sens et de valeurs indiscutables. Et une pensée immobile. Ils conçoivent tout sous le caractère de l'éternité. L'enfance que j'ai eue. L'enfance que j'ai eue à perdre mon imagination.